

RIEF

Revue italienne d'études françaises

Littérature, langue, culture

9 | 2019

E pluribus unum

Prendre à « contre-pied la psychanalyse » : *Le Maître des âmes* d'Irène Némirovsky

« Prendre à contre-pied la psychanalyse » : Irène Némirovsky's *Le Maître des âmes*

Teresa Manuela Lussone



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/4035>

DOI : 10.4000/rief.4035

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Teresa Manuela Lussone, « Prendre à « contre-pied la psychanalyse » : *Le Maître des âmes* d'Irène Némirovsky », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 9 | 2019, mis en ligne le 15 novembre 2019, consulté le 15 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/4035> ; DOI : 10.4000/rief.4035

Ce document a été généré automatiquement le 15 novembre 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Prendre à « contre-pied la psychanalyse » : *Le Maître des âmes* d'Irène Némirovsky

« Prendre à contre-pied la psychanalyse » : Irène Némirovsky's *Le Maître des âmes*

Teresa Manuela Lussone

- 1 *Le Maître des âmes*, paru dans *Gringoire* du 18 mai au 24 août 1939 sous le titre *Les Échelles du Levant*, puis en volume en 2005¹, n'a que faiblement retenu l'attention de la critique. Ce roman a surtout été considéré en raison du fait que le héros se rapporte à son identité de la même façon ambiguë dont l'auteur se rapporte à la sienne².
- 2 En effet, Dario Asfar, médecin provenant de l'Est qui arrive à se frayer un chemin dans la société française, est affligé par la même « haine de soi » qu'on a parfois attribuée à l'écrivain. Cette question, qui est certes cruciale, a toutefois détourné l'attention d'un autre aspect essentiel : le rapport d'Irène Némirovsky avec la psychanalyse. Bien que la méthode inventée par le héros du roman ne prenne les rudiments de la psychanalyse que comme point de départ pour l'élaboration de son traitement, la profession qu'il exerce ne saurait être considérée comme accessoire, surtout si l'on considère que, dans ses notes de travail, l'auteur se propose de prendre à « contre-pied la psychanalyse »³. L'intention de l'auteur reste néanmoins très difficile à éclaircir, d'autant plus que Némirovsky n'aborde ce thème ni dans d'autres romans ni dans ses lettres et qu'elle ne prend jamais parti pour ou contre Freud.
- 3 Dans le même journal de travail elle écrit : « Adler, qui est le seul psychanalyste que j'ai connu me paraissait honnête et sérieux »⁴. Ce médecin était apparenté avec l'écrivain, car il avait épousé Raïssa Timofeïevna, une proche parente de Michel Epstein, le mari de Némirovsky : installés aux États-Unis dès le début des années 1930, les Adler avaient même suggéré aux Epstein, sans succès, de suivre leur exemple⁵.
- 4 Ces données ne suffisent certes pas à éclaircir la position de l'auteur face à la nouvelle science, question qui est encore complètement inexplorée. Cette lacune apparente dans

les recherches publiées jusqu'à maintenant est assez surprenante si l'on considère que, dès ses premiers romans, Némirovsky avait montré posséder une connaissance très fine de la psyché, ainsi qu'en témoigne sa peinture des relations familiales les plus problématiques. Dans *L'Ennemie*, *Le Bal*, *Le Vin de solitude* ou *Jézabel*, par exemple, il est question d'un désaccord insoluble entre mère et fille et de rapports mêlés de haine et de rancune. De plus, elle s'est souvent lancée dans la représentation de mécanismes psychologiques particulièrement recherchés dont *Le Maître des âmes* offre sans doute l'échantillon le plus remarquable, puisque son intrigue, bien plus complexe que celles de la plupart des romans de l'auteur, se noue justement autour des tensions psychiques les plus aiguës. C'est le cas, par exemple, de l'attraction d'Asfar envers les deux femmes de Wardes, riche homme d'affaires qui deviendra la victime du médecin. Le sentiment qu'il éprouve pour Sylvie, d'abord, puis pour Elinor, relève du désir triangulaire remarquablement décrit par René Girard, car c'est Wardes, son rival « secrètement vénéré »⁶, qui l'éveille en lui. Mais surtout, par endroits, Dario Asfar et son fils Daniel déclenchent des dynamiques qui paraissent reprendre fidèlement certains traits du conflit œdipien tels que Freud les trace dans *l'Introduction à la psychanalyse* ou dans son texte *Le Roman familial des névrosés*⁷.

- 5 Nous nous proposons alors d'expliquer son désir de prendre à « contre-pied la psychanalyse », tout en nous demandant si, à travers son ouvrage, elle cherche une place dans le débat suscité en France par la diffusion de la psychanalyse⁸.

Un type éternel sous des traits actuels

- 6 Dans ce roman, Irène Némirovsky n'abandonne pas la représentation des types sociaux qui avait caractérisé son écriture dès ses premiers ouvrages et qui s'inspirait du modèle balzacien : « faire mon petit Honoré. C'est-à-dire, m'attacher principalement à peindre les types et (à un moindre degré) les situations d'à présent, d'après-guerre »⁹. Elle se propose de donner aux « types éternels » des « traits (un travestissement) actuels »¹⁰.
- 7 Le nom d'Asfar, qui évoque entre autres le mot *voyage* en arabe, fait comprendre tout de suite que le « type éternel » est ici celui du juif errant, dont la peinture impitoyable avait contribué à faire la renommée de Némirovsky dès son premier roman, *David Golder*. Le personnage d'Asfar n'est pas proprement un juif, mais il incarne les pires stéréotypes du « macher », ainsi que l'auteur le décrit dans son article *Rois d'une heure*. « Macher », comme elle l'explique, vient de l'allemand « machen » (faire, fabriquer, agir) et désigne un homme provenant de l'Est d'Europe, toujours en quête, torturé par une soif atavique, prêt à mettre de côté tout scrupule pourvu qu'il puisse réussir son ascension. Le « macher » est constamment aux prises avec quelque entreprise : il a besoin de créer son argent et il n'est pas capable de faire autre chose¹¹.
- 8 Ce type éternel prend ici un « travestissement » nouveau, celui du médecin, une figure qui, pour deux raisons, paraît être en prise directe avec l'actualité. En premier lieu car un personnage qui intervient dans son histoire, Philippe Wardes, paraît directement inspiré de deux personnalités alors vivantes : en tant que riche homme d'affaires dévoré par la passion du jeu, il rappelle le modèle d'André Citroën, et, par la situation d'enfermement à laquelle sa deuxième femme et Asfar le condamnent, il pourrait évoquer l'éditeur de Némirovsky, Bernard Grasset¹². En second lieu, car Dario Asfar est médecin, et le médecin est un personnage romanesque à la mode. S'il y a un antécédent du médecin sans scrupule chez Ghédalia, dans *David Golder*, on ne peut négliger

l'influence d'autres médecins romanesques, comme Bardamu de Céline, dont Némirovsky est une lectrice attentive, ainsi que les nombreux psychanalystes qui hantent les ouvrages de l'époque : il suffit pour les trouver d'ouvrir *Les Faux-Monnayeurs* de Gide (1925), *Moravagine* de Cendrars (1926), *Babylone* de Crevel (1927), *Catherine Crachat* (1928-1931) de Jouve, ou encore *Thérèse chez le docteur* de Mauriac (1933).

- 9 Avec ces médecins, Asfar partage plusieurs traits. C'est le cas de Luc de Bronte, le psychanalyste représenté par Lenormand dans *Le Mangeur de rêves* (1922), pièce communément considérée comme le premier texte littéraire né sous l'impulsion de la nouvelle science : le héros némirovskien partage avec de Bronte cette « ivresse de pénétrer dans une âme par la pensée »¹³, évoquée, dans le cas d'Asfar, dans le titre même du roman, qui rend le guérisseur capable de subjuguier complètement un de ses patients. Ce penchant donne au médecin un statut ambigu que montrait déjà le psychanalyste de Lenormand, lequel se dit capable de guérir par les mots et se présente comme « à peine médecin »¹⁴. Chez Asfar, toutefois, le titre de médecin, qu'il a « arraché avec peine »¹⁵ à l'Occident, est chargé d'une valeur supplémentaire : son diplôme, ou plutôt la manière dont Asfar l'a acquis, non seulement désigne une appartenance professionnelle ambiguë, mais dénote son désir d'assimilation. Comme tout ce qu'il obtient, ce titre de médecin paraît extorqué avec force à une société avec laquelle il entretient un rapport conflictuel.
- 10 Dario Asfar partage un autre trait avec ses confrères romanesques : l'origine étrangère, dévoilée dès que son nom est prononcé. Or, c'était déjà le cas de Mme Sophroniska des *Faux-Monnayeurs* ou d'Elisée Schwarz dans *Thérèse chez le docteur*, cet alsacien « mâtiné de juif »¹⁶. Dans ces deux derniers cas, la fonction du nom, oriental ou juif, paraît se limiter à faire allusion à Freud ou à ses élèves, en grande partie juifs, alors que chez Némirovsky, le nom du médecin transmet également un jugement de valeur de grande importance, car il renvoie à des qualités morales traditionnellement attribuées aux hommes de son origine : avidité, soif atavique, animalité. Les premiers mots qu'il prononce en ouverture du roman, « J'ai besoin d'argent ! »¹⁷, le confirment, mettant d'emblée l'accent sur l'un des traits typiques du « *macher* ».
- 11 Un autre précurseur d'Asfar est le héros de *La Nuit de Putney* de Paul Morand (1922), Habib Halabi, ce mystérieux praticien dont l'art « rejoignait évidemment la métaphysique »¹⁸. Comme de véritables juifs errants, Dario et Habib se montrent tous les deux capables de tourner à leur avantage une condition de départ qui, au début, leur paraît défavorable. En effet, leur position d'étrangers et l'impossibilité de s'intégrer à la société leur permettent d'observer celle-ci de l'extérieur, avec ses faiblesses et ses mécanismes pervers, tandis que la rage envers cette même société, qui refuse de les accueillir comme des pairs, leur ôte toute retenue.
- 12 Comme le veulent les clichés de ce « type éternel », pour Asfar rien n'est impossible. Chez lui, l'abandon de tout scrupule suit un parcours progressif scandé par trois épisodes qui représentent les trois échelons de son ascension. Ces trois étapes permettent de démêler l'intrigue du roman, qui est plutôt riche en rebondissements. Dans les deux premières occasions, c'est sous l'incitation de quelqu'un d'autre qu'il envisage la possibilité d'enfreindre la loi. La première fois, c'est la générale Mouravine, une usurière, qui lui demande de pratiquer un avortement clandestin sur sa belle-fille, Elinor. Obligé de subvenir aux besoins de sa femme Clara, qui vient d'accoucher, Dario accepte, s'assurant ainsi non seulement la survie de son couple mais aussi sa première revanche sur la société : « non seulement il n'éprouvait pas de remords, mais une

satisfaction dure et cynique »¹⁹. Destiné à être toujours en quête, Dario n'a pourtant même pas le temps de se réjouir de son gain, la générale exigeant bientôt la restitution de son argent sous prétexte qu'Elinor vient d'abandonner son mari.

- 13 La deuxième fois, c'est Elinor, laquelle a réussi à obtenir du riche industriel Philippe Wardes qu'il se sépare de sa femme et qu'il l'épouse, qui l'incite à une mauvaise action. Elle propose à Dario d'interner son second mari de manière à pouvoir gérer ses affaires. Là, le narrateur ne fait même plus allusion à de possibles remords : « Dario se renversa légèrement en arrière et appuya la tête sur le dossier de son fauteuil. Un sourire las et léger parut sur ses lèvres »²⁰.
- 14 Plus tard, sous les pressions de la première femme de Wardes, dont il a toujours été amoureux, il fait enfin sortir l'industriel de son internement. Cependant, quand Wardes revient chez lui et le supplie de le libérer de ses crises nerveuses, Dario se montre impitoyable. Il arrive à le subjuguier, le rendant complètement dépendant de lui. Il suffit au charlatan de s'éclipser, de ne pas répondre au téléphone ou aux télégrammes de Wardes, pour pousser celui-ci au désespoir et, enfin, au suicide. Là aussi, l'auteur puise dans le stéréotype de la représentation de la thérapie : cette même attitude ambivalente du patient, entre mépris et dépendance, est présente, par exemple, dans *Catherine Crachat* ou encore dans le roman de Svevo, *La coscienza di Zeno*. Le schéma de la thérapie fait également référence à la confession, laquelle suscite des sentiments tout aussi ambivalents, car le besoin de se confesser et de recevoir un *te absolvo* peut entraîner de la rancune²¹. Et d'ailleurs, si Dario Asfar en tant que stratège habile arrive à subjuguier Wardes, il n'a au contraire aucune chance de guérir ses patients en tant que praticien. C'est encore un point commun des médecins des ouvrages de l'époque, car le traitement qu'il pratique aboutit régulièrement à l'échec : le patient meurt dans *Les Faux-Monnayeurs* ainsi que dans *Le Mangeur de rêves*.
- 15 Pousser Wardes au suicide constitue la dernière étape de la progression de Dario vers le mal, laquelle se configure comme un voyage au-devant de son destin ou même comme l'affirmation de son identité. Si la nécessité de subvenir aux besoins de sa famille avait pu justifier le comportement initial de Dario Asfar, la réalisation de ce dernier projet n'est motivée que par la nature cupide de cet homme, présentée comme atavique : après la mort de sa femme, il épousera Elinor et mettra enfin la main sur les biens de Wardes.
- 16 Mais ce « type éternel » n'a droit qu'à un succès éphémère : c'est le destin des « Rois de l'heure »²².

Un père « affamé » et un enfant « comblé »

- 17 Un autre trait qu'Asfar partage avec d'autres psychiatres de romans c'est que lui aussi est destiné à être abandonné par ses proches. Dans *Babylone*, par exemple, le médecin au ton professoral se montre incapable de résoudre ses conflits familiaux, au point que sa femme lui fait remarquer que la cuisinière serait capable d'émettre le même diagnostic que lui. À un moment donné, elle dénonce sa tyrannie et l'abandonne sur ses mots : « Vous n'êtes plus mon idole »²³. Pareillement, dans *Thérèse chez le docteur*, la femme du médecin conteste son autorité au point qu'elle voudrait prévenir les patients de son mari qu'ils risquent de s'ajouter à la liste de ses victimes. Et, de même, elle quitte son mari, s'estimant enfin « délivrée »²⁴.

- 18 Dans *Le Maître des âmes*, la révolte est menée par le fils, qui a en horreur l'escroquerie montée contre Wardes par son père et Elinor. La relation entre père et fils a bien évidemment un caractère œdipien. Et l'impossibilité de franchir cette distance entre père et fils est manifeste dès le moment où le premier se penche sur le berceau du nouveau-né et découvre des traits qui ne lui appartiennent pas : « Clara, il sera blond... »²⁵. Les cheveux blonds et la peau rose de « cet enfant comblé » désignent métaphoriquement la distance qui le sépare de son père, lequel provient d'une « race affamée »²⁶.
- 19 La rivalité entre père et fils explose pendant l'adolescence de Daniel. Les bruits qui entourent le comportement de Dario provoquent le dégoût du fils qui finit par se révolter contre lui et par en démasquer l'imposture :
- Tu pensais donc que j'étais crédule à ce point, naïf à ce point ? Que je te prenais vraiment pour ce que tu voulais passer à mes yeux ? Un grand médecin, un inventeur génial, peut-être un second Freud ? Un charlatan, voilà ce que tu es, un triste spéculateur, et de la plus vile des spéculations ! Les autres trafiquent de la poche et du corps des hommes, et toi, de leurs âmes.²⁷
- 20 Il craint le scandale et veut que son père libère Philippe Wardes. Il s'adresse d'abord à sa mère pour qu'elle convainque son père de le relâcher, puis, cette tentative échouée, il se tourne vers Sylvie Wardes. Cette femme lui offre un modèle édifiant alternatif à celui proposé par ses parents car elle paraît entourée d'une sorte de paix spirituelle qui s'oppose aux tourments ayant toujours accablé la famille de Daniel :
- il s'efforçait de voir avec les yeux de Sylvie, de vivre selon les strictes exigences morales de Sylvie ; cela lui était d'autant plus facile qu'il assouvissait ainsi d'obscurs ressentiments envers son père. Dario attachait un grand prix à la richesse, à la vanité. Rien de tout cela n'existait pour Sylvie et, en reconnaissant sa supériorité morale, Daniel satisfaisait à la fois sa conscience et une aversion sourde, un mépris irrité envers son père, qui étaient nés en lui avec la vie même ; comme une goutte de poison mêlée à son sang.²⁸
- 21 Sans le savoir, il se met à avoir pour cette femme les mêmes sentiments que son père avait éprouvés pour elle. C'est là un thème dont l'écrivain s'était déjà servi pour raconter le conflit générationnel dans *Le Vin de solitude* : la relation entre un ou une jeune adulte et l'amant ou la maîtresse de l'un de ses parents. Paradoxalement, l'inclination de Daniel envers Sylvie, qu'il développe en réaction contre l'abjection de son père et afin de s'éloigner de lui le plus possible, finit par le rapprocher de Dario.
- 22 Peu à peu, commencent alors à se faire jour chez Daniel les traits qui révèlent son ascendance et qui préfigurent sa destinée. Il devient « sauvage »²⁹ comme Dario et ses gestes trahissent les mêmes tourments que son père, comme son incapacité à tenir en place qui remotive l'image mythique du juif errant : « Il marchait de long en large, d'un mur à l'autre : c'était l'héritage de Dario, cette inquiétude inapaisable, cette fièvre sourde mêlée à ses os, à son sang »³⁰. Cette similitude n'échappe pas à sa mère : « Lui, qui ressemble si peu à Dario, lorsqu'il est malheureux, lorsqu'il a froid, lorsqu'il tremble comme maintenant, c'est l'autre que je revois... »³¹. Chez elle se produit même une superposition, car, au moment d'interroger Daniel sur son inquiétude, elle lui prête les mêmes préoccupations qui ont toujours affligé son mari : elle lui demande s'il a une relation avec une femme ou s'il a des soucis financiers : « Tu as perdu de l'argent ? »³².
- 23 C'est justement dans le rapport à l'argent que l'adhésion de Daniel au modèle paternel s'exprimera irrémédiablement. Daniel affiche un mépris de l'argent afin de s'opposer à

son père, qui, de son côté, remet en cause la posture du fils, l'attribuant à son inexpérience :

Quand tu auras laissé ton premier enfant mourir, presque de faim, quand tu auras une autre misérable larve à nourrir (toi !), quand tu auras passé des semaines collé à ta fenêtre, attendant des malades qui ne viennent pas [...] alors tu pourras parler d'argent et de réussite et comprendre ce que c'est, et si, alors, tu dis : « Je n'ai pas besoin d'argent », je te respecterai, car tu sauras de quelle tentation tu parles.³³

- 24 Dario est certain que le temps changera l'attitude de Daniel, et ses paroles, désormais dénuées de tout espoir, commentent de façon cynique l'absence de son fils lors de son mariage avec Elinor Wardes : « Il reviendra, dit Dario. Pour l'héritage »³⁴.
- 25 Le roman, qui s'était ouvert sur le besoin d'argent exprimé par Dario, se clôt précisément sur cette prévision qui inscrit le fils dans la lignée du père, de façon que la structure circulaire du roman reflète la cyclicité inexorable des rapports familiaux. Les noces de Dario sont aussi le moment du réveil de fantômes du passé dont le héros croit à tort s'être débarrassé. En particulier, la présence de la générale Mouravine fait ressurgir chez lui des souvenirs qui servent de rappel aux mots sur lesquels s'était ouvert le roman :
- Il se rappela tout à coup le soir où Daniel était né, quand il se tenait devant cette femme, affamé, tremblant, misérable, ne sachant que répéter : « J'ai besoin d'argent... » Et, toute sa vie, il avait répété et paraphrasé ces mots. Il ne pouvait croire que c'était fini, qu'il ne les dirait plus à personne.³⁵
- 26 L'hostilité de Daniel repose assurément sur un conflit entre destinée et volonté, ce dont il était question, pour des raisons certes différentes, dans le mythe œdipien. À la volonté du jeune homme de s'écarter de son père s'oppose l'impossibilité d'échapper à son destin, comme le prouve l'irruption chez lui des traits caractéristiques de Dario. Mais avant son fils, Dario avait expérimenté sur lui-même cette loi implacable : « Je croyais ne pas être de la même race que mon père, moi, mais d'une autre, infiniment supérieure »³⁶.
- 27 Le conflit générationnel représente en effet un motif récurrent chez Némirovsky. Dans *Les Feux de l'automne*, par exemple, Thérèse dit : « Hélas, on ne comprend jamais ses parents »³⁷. Dario est aussi conscient que le conflit qui l'oppose à son fils représente une expérience partagée qui dépasse le cas particulier, ce qui lui permet d'accepter, somme toute, la haine de son fils : « Je ne m'en étonne pas et je ne m'en inquiète pas. C'est dans l'ordre »³⁸.
- 28 Dans un premier moment, Irène Némirovsky avait même songé à faire de son charlatan un Français³⁹ : pourtant, sans se priver, dans d'autres textes, de représenter des conflits générationnels dans le contexte français, ce n'est, à son avis, que dans un milieu de « non assimilés » que ce problème peut vraiment se manifester de la manière la plus intense. Le désir illusoire d'être intégrés à la culture française fait ressortir chez les héros cette « haine de soi » qui donne à leurs vicissitudes un accent tragique et qui leur permet d'incarner avec plus de justesse ce conflit dramatique entre volonté et destinée.
- 29 Par rapport aux autres romans de l'auteur où il est pourtant présent, le complexe œdipien qui sous-tend l'histoire entière de Dario et Daniel se charge alors ici d'une signification additionnelle qui permet d'aborder un thème cher à Irène Némirovsky : la question identitaire. Le fait que Daniel finisse malgré lui par marcher dans les traces de son père fait allusion, par synecdoque, à l'impossibilité de s'éloigner de ses origines : en

se mesurant avec son père, le jeune homme affronte en effet toute la lignée qui l'a précédé.

Se poser « en rival[e] de quelque sommité médicale »

- 30 En conclusion, tant l'histoire de Dario, qui malgré le succès continue à être rongé par sa faim éternelle, que celle de Daniel, qui s'avère tout aussi avide d'argent que son père, montrent l'impossibilité de s'opposer aux lois qui déterminent l'homme et qui, par degrés, s'imposent de manière déchirante. L'impossibilité d'échapper à son sort trouve aussi une démonstration chez Wardes, lequel n'arrive pas à se libérer de ses obsessions. Ces trois histoires concourent donc à faire ressortir une conception désenchantée du monde et de l'âme humaine.
- 31 Pour revenir à la question posée au début de l'article, comment éclaircir le rapport d'Irène Némirovsky avec la psychanalyse, il est possible d'affirmer que l'écrivain se place du côté de ceux qui croient que la littérature et la psychanalyse partagent le même objet d'étude. Sa position se laisse entrevoir dans l'affirmation de Dario : « Ma méthode est proche de celles dont se servent d'instinct les poètes et les artistes »⁴⁰. Cette conviction que la littérature et la science ont en commun le même objet d'étude revient aussi, par exemple, chez Delteil, dans le roman *Sur le fleuve amour* (1927) :
- Nicolas, immobile, regardait Ludmilla pâlir de cette pâleur sensuelle qui envahit les joues et les poignets des femmes aux moments où la psychologie se combine avec la physiologie dans des proportions déterminées par les médecins et les poètes.⁴¹
- 32 Cet argument avait permis à Freud de voir son double chez l'écrivain-médecin Arthur Schnitzler, ainsi qu'il écrit dans une célèbre lettre qu'il lui adresse : « Je me suis souvent demandé avec étonnement d'où vous teniez la connaissance de tel ou tel point caché, alors que je ne l'avais acquise que par un pénible travail d'investigation et j'en suis venu à envier l'écrivain que déjà j'admirais »⁴². Dans ses propos, Dario semble paraphraser Freud de manière surprenante : tant chez Freud que chez le personnage némirovskien, le « pénible travail d'investigation » mené par le psychanalyste s'oppose à une capacité instinctive de pénétrer l'âme qui ne serait naturellement propre qu'aux poètes.
- 33 On sait que Dario n'est pas un véritable psychanalyste, mais dans d'autres textes aussi les auteurs parlent de manière générale de « médecins » ou bien se réfèrent à la psychanalyse de façon souvent ambiguë. Psychiatres, psychologues, psychanalystes et sorciers se trouvent souvent assimilés. Chez Dario, le fait qu'il usurpe cette profession ne contribue qu'à mieux identifier ce « type éternel » qui n'hésite pas à mettre en œuvre des moyens immoraux pour arriver à ses fins. Il fait partie à juste titre de ces « sorciers », selon les mots de Chardonne dans *Eva ou Le Journal interrompu*⁴³ (1930), qui peuplent les romans de l'époque. Leur statut professionnel ambigu, l'échec de leurs traitements ou leur attitude parfois frauduleuse, le mépris que leur vouent leurs proches, traduisent la méfiance que ces « sorciers » éveillent chez les écrivains de cette génération.
- 34 Partageant avec eux le même objet d'étude, la psyché ou plutôt l'âme, pour rester dans un langage plus proche que celui des romanciers, ces écrivains n'acceptent pas les méthodes de traitement de ces « médecins ». Alors, si la psychanalyse peut explorer de manière efficace tous les méandres de l'esprit, elle ne peut avoir pour ambition de

changer la nature humaine. Et tout médecin ou sorcier qui dit pouvoir guérir s'avère être bien un imposteur.

- 35 Selon Némirovsky, ni la médecine ni la volonté individuelle ne peuvent s'opposer à une destinée déterminée par un « fond héréditaire » qui, tôt ou tard, remonte à la surface et qui « s'empare tout entier de l'être humain »⁴⁴. C'est ce qu'elle écrit en 1934 dans son compte rendu des *Races* de Ferdinand Brückner, qui l'avait particulièrement frappée. Et d'ailleurs, c'est ce qu'elle montre tant dans *Le Maître des âmes* que dans *Fraternité* ou *Les Chiens et les Loups*.
- 36 Toujours dans son compte rendu de la pièce de Brückner, elle avait remarqué que ces personnages ne sont pas des êtres humains authentiques, avec leurs faiblesses, leurs contradictions, leurs vices et leurs vertus, mais bien des symboles. Dans *Le Maître des âmes*, elle se sert de la même technique : le portrait de Dario se révèle excessivement conventionnel à la fois comme « *macher* » et comme médecin. Sous quelque aspect qu'on l'envisage, il n'est qu'un « symbole »⁴⁵ qui désigne l'impossibilité humaine de s'opposer à son sort et qui fait découvrir qu'« on n'échappe pas à sa destinée »⁴⁶.
- 37 Derrière son histoire se profile ainsi une conception désenchantée de la nature humaine dont en effet seul le poète est exempt. Comme William Marx l'a montré à propos de Valéry, la conscience de partager la même matière a souvent déclenché chez des écrivains contemporains un « antagonisme de type concurrentiel »⁴⁷. Némirovsky, de son côté, se propose de prendre « à contre-pied la psychanalyse » en montrant que le poète est le seul qui puisse tirer profit des passions les plus basses sans être accusé d'imposture, car il les transpose « sur un registre plus élevé »⁴⁸, ainsi qu'elle le fait dire à son personnage, car il les anoblit en en faisant la matière de ses ouvrages. Dans ses notes de travail, la romancière écrit : « un roman devrait toujours être par la plupart des côtés sordide, sombre, plein des intérêts et des passions humaines, et par d'autres, que l'on entrevoit les âmes »⁴⁹. Alors, le véritable *Maître des âmes*, c'est le poète et non le médecin qui trafique vainement afin de changer le fond de l'homme. De toute évidence, ce n'est pas seulement le rapport controversé à son identité que Némirovsky partage avec son personnage : elle aussi, tout comme Dario Asfar, se pose « en rival[e] de quelque sommité médicale »⁵⁰.

NOTES

1. Au moment de la première édition en volume, les éditions Denoël ont opté pour l'autre titre envisagé par l'auteur, *Le Maître des âmes*, puisque *Les Échelles du Levant* était également le titre d'un roman d'Amin Maalouf. Un autre titre très significatif envisagé par l'auteur était *Le Charlatan*. Selon Susan Rubin Suleiman elle aurait aussi songé à intituler ce roman *Les Enfants de la nuit*, alors que ce dernier titre, d'après Olivier Philipponnat, devait plutôt faire référence aux *Chiens et les Loups*. En effet, au début de l'écriture, le projet du *Maître des âmes* n'est pas nettement distinct de celui de *Les Chiens et les Loups*. Voir S. Rubin Suleiman, *La Question Némirovsky*, Paris, Albin Michel, 2017, p. 122, p. 264 ; O. Philipponnat, *Notice à I. Némirovsky, Le Maître des âmes*, éd. O. Philipponnat, Paris, Le Livre de Poche, 2011, vol. II, p. 203-205 (dorénavant MA).

2. Voir E. Quaglia, « Au-delà de la haine de soi juive : la judéité “d’interrogation” d’Irène Némirovsky », dans *Revue italienne d’études françaises*, 7, 2017, consulté le 22/01/2019, URL : <<http://journals.openedition.org/rief/1462>> ; S. Rubin Suleiman, *op. cit.*, p. 213-214 et p. 218-219 ; M. Scanlan, *Understanding Irène Némirovsky*, Columbia, The University of South Carolina Press, 2018, p. 67 ; A. Kershaw, *Before Auschwitz. Irène Némirovsky and the Cultural Landscape of Inter-war France*, New-York – London, Routledge, 2010, p. 125-126.

3. I. Némirovsky, *Journal de travail*, conservé à l’IMEC (Abbaye d’Ardenne, Caen), sous la cote ALM 2999.1, f. 37r. Cette référence et la suivante ont été repérées par Elena Quaglia : je la remercie de me les avoir signalées.

4. *Ibid.*, f. 28r.

5. P. Lienhardt, O. Philipponnat, *La Vie d’Irène Némirovsky*, Paris, Grasset-Denoël, 2007, p. 137, p. 234 ; S. Rubin Suleiman, *op. cit.*, p. 164-165.

6. R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Fayard-Pluriel, 2010, p. 27.

7. Je me réfère par exemple au moment du retour de Dario à la maison, où il est évident que le fils, par ses pleurs, cherche à attirer sur lui l’attention de la mère, ce qui révèle la rivalité existante entre père et fils. Mais il suffit de penser au choix de la part du fils d’un géniteur « préférable » comme moyen de contester l’autorité des parents, selon un mécanisme décrit par Freud dans *Le Roman familial des névrosés*. Rien n’indique pourtant que Némirovsky ait lu ce dernier ouvrage, que l’on peut considérer comme marginal ou, du moins, peu connu par rapport à d’autres textes freudiens, et il me paraît plus probable que sa sensibilité d’écrivain et sa capacité de tirer parti de sa propre expérience se sont nourri de connaissances de base, plutôt superficielles.

8. La réception de Freud en France et l’accueil de la psychanalyse dans le milieu littéraire ont fait l’objet de nombreuses études. Je me limite à renvoyer à A. Compagnon, C. Surprenant (dir.), *Freud au Collège de France*, Paris, Collège de France, 2018, consulté le 04/01/2019, URL : <<https://books.openedition.org/cdf/5660>> (à ce sujet voir surtout l’introduction) et A. de Mijolla, *Freud et la France : 1885-1945*, Paris, PUF, 2010. Pour un aperçu sur ce débat qui illustre la curiosité et en même temps la méfiance que suscite la nouvelle discipline, voir le numéro spécial de la revue *Le Disque vert* consacré à *Freud et la psychanalyse*, paru en 1924. Dans ce numéro sont recueillis, entre autres, les propos de Marcel Arland, René Crevel, Georges Duhamel, Edmond Jaloux, Valéry Larbaud, L.-R. Lenormand, Henri Michaux, etc.

9. Elle se réfère aux deux romans qu’elle écrit alors, *Le Charlatan* et *Les Chiens et les Loups*, *Journal de travail*, 26 mai et 11 avril 1938, cité par O. Philipponnat, *Notice*, cit., p. 202.

10. *Ibidem.*

11. Dans cet article, elle assimile les juifs aux autres « macher », tout en soutenant que l’identification exclusive des « macher » aux juifs a nui à ce peuple, I. Némirovsky, « Rois d’une heure », dans 1934, *Le magazine d’aujourd’hui*, 32, 16 mai 1934, p. 3. L’article parut dans trois livraisons : le 16 mai 1934, le 23 mai 1934 (p. 5) ; le 30 mai 1934 (p. 3).

12. Cf. P. Lienhardt, O. Philipponnat, *La Vie d’Irène Némirovsky*, cit., p. 300 ; O. Philipponnat, *Notice*, cit., p. 204. L’internement de Grasset fut voulu, entre autres, par le docteur Angelo Hesnard, qui est un des premiers psychiatres français à avoir admis la valeur médicale de la psychanalyse et qui avait pris parti dans ce débat sur science et littérature. En 1924, c’est justement sur son article que s’ouvre le numéro spécial de la revue *Le Disque vert* consacré à Freud : Hesnard avouait le scepticisme de la médecine française à l’égard de la nouvelle science, et disait que celle-ci avait pénétré en France « par les lettres et par les journaux », A. Hesnard, *L’Opinion scientifique française et la psychanalyse*, dans *Freud et la psychanalyse, Le Disque vert*, numéro spécial, 1924, p. 5-19, p. 5. Cf. aussi E. Régis, A. Hesnard, *Préface* à Id., *La Psychanalyse des névroses et des psychoses*, Paris, Alcan, 1922, p. IX-X.

13. H.-R. Lenormand, *Le Mangeur de rêves*, dans Id., *Théâtre complet*, Paris, Crès, 1927, p. 212.

14. *Ibid.*, p. 188.

15. MA, p. 208. Mais, sur ce point aussi, Asfar correspond justement aux stéréotypes qui caractérisent son groupe social : « il sera industriel sans rien connaître à l'industrie dont il vit, banquier, sans avoir jamais appris comment fonctionne une banque ; mais pour le "macher", il est un Dieu spécial qui l'aidera dans tout ce qu'il entreprendra », I. Némirovsky, « Rois d'une heure », art. cit.
16. F. Mauriac, *Thérèse chez le docteur*, dans Id., *Œuvres romanesques et théâtrales complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, t. III, p. 2.
17. MA, p. 207. Mais en effet la convoitise est aussi un cliché très répandu dans la représentation du médecin et du psychanalyste.
18. P. Morand, *Fermé la nuit*, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 2017, p. 155. À ce sujet voir O. Philipponnat, *Notice*, cit., p. 203.
19. MA, p. 222.
20. MA, p. 320.
21. La dimension religieuse dont le roman est empreint est sans doute le reflet des pensées qui occupent Irène Némirovsky à l'époque : elle songeait, en effet, à recevoir le baptême catholique, ainsi qu'elle le confie à l'abbé Brécard (*La Vie d'Irène Némirovsky*, cit., p. 311). Néanmoins, on peut considérer comme un fait acquis le rapport très étroit entre confession religieuse et thérapie médicale. Sur le poncif du médecin-confesseur et sur l'inversion des rapports de force entre religion et médecine dans les romans du XIX^e siècle, voir E. Sermadiras, *Religion et maladie dans le récit de fiction de la seconde moitié du XIX^e siècle*, thèse de doctorat sous la direction de P. Glaudes, Université Paris-Sorbonne, 2019, p. 335-337.
22. « Leur royauté est réelle, mais éphémère », I. Némirovsky, « Rois de l'heure », dans 1934, *Le magazine d'aujourd'hui*, 32, 16 mai 1934, p. 3.
23. R. Crevel, *Babylone*, Paris, Éditions Ombres, 2008, p. 53.
24. F. Mauriac, *Thérèse chez le docteur*, cit., p. 13.
25. MA, p. 218.
26. MA, p. 303.
27. MA, p. 372-373.
28. MA, p. 323.
29. MA, p. 322.
30. MA, p. 333.
31. MA, p. 335.
32. MA, p. 336.
33. MA, p. 379.
34. MA, p. 383.
35. MA, p. 381.
36. MA, p. 379.
37. I. Némirovsky, *Les Feux de l'automne*, dans Id., *Œuvres complètes*, cit., t. II, p. 1319.
38. MA, p. 373.
39. Cf. S. Rubin Suleiman, *op. cit.*, p. 213.
40. MA, p. 295.
41. J. Delteil, *Sur le fleuve amour*, Paris, Grasset, 2011, p. 66.
42. S. Freud, *Lettre du 8 mai 1906*, citée par E. Gomez Mango, J.-B. Pontalis, *Freud avec les écrivains*, Paris, Gallimard, 2012, p. 228.
43. « En cette ère de sciences, Paris est plein de sorciers », J. Chardonne, *Eva ou Le journal interrompu*, Paris, Albin Michel, 1984, p. 47.
44. I. Némirovsky, « Théâtre de l'œuvre. Les Races. 8 tableaux de Ferdinand Bruckner. Adaptation de René Cave », dans *Aujourd'hui, Le grand quotidien illustré*, 323, 10 mars 1934, p. 12.
45. Ibidem.
46. MA, p. 263.

47. W. Marx, « Paul Valéry, “le moins freudien des hommes” ? » dans A. Compagnon, C. Surprenant (dir.), *Freud au Collège de France*, cit., consulté le 04/01/2019, URL : <<https://books.openedition.org/cdf/5709>>.

48. MA, p. 295.

49. *Journal de travail*, cité par S. Rubin Suleiman, *op. cit.*, p. 122.

50. MA, p. 244. Cet aspect s'ajoute aux multiples arguments qui ont permis de voir chez Dario un double de la romancière : la reconstruction dans le roman d'un décor misérable semblable aux lieux dans lesquels Irène Némirovsky avait été envoyée par sa mère lors de ses premiers séjours parisiens (voir P. Lienhardt, O. Philipponnat, *La Vie d'Irène Némirovsky*, cit., p. 30) ; le fait que l'auteur et son personnage souhaitent tous les deux découvrir l'homme (voir P. Lienhardt, O. Philipponnat, *Préface au Maître des âmes*, Paris, Gallimard, « folio », 2006, p. 16) ; la peur de l'exclusion sociale (voir E. Quaglia, art. cit.).

RÉSUMÉS

L'article se propose d'éclaircir le rapport d'Irène Némirovsky avec la psychanalyse, question négligée par la critique. Le thème est abordé à partir du roman *Le Maître des âmes*, où l'auteur met en scène un médecin qui s'approprie quelques rudiments de la psychanalyse pour élaborer son propre traitement. Nous étudions ensuite le rapport entre la psychanalyse et la représentation des relations familiales, motif récurrent dans ses romans. Ces aspects permettent, pour finir, d'établir la position de l'écrivain dans les débats suscités en France par la diffusion de la psychanalyse.

The article aims at clarifying Irene Nemirovsky's attitude to psychoanalysis, issue neglected by the critics. The topic is dealt with starting from the novel *Le Maître des âmes*, where the author stages a doctor who learns some rudiments of psychoanalysis to develop his own essay. Then we study the connection between psychoanalysis and the representation of family relationships, a recurring subject in her novels. These aspects make it possible to establish the writer's position in the debates aroused by the spread of psychoanalysis in France.

INDEX

Keywords : Némirovsky (Irène), Maître des âmes (Le), Freud (Sigmund), psychoanalysis, thirties

Mots-clés : Némirovsky (Irène), Maître des âmes (Le), Freud (Sigmund), psychanalyse, années trente